

The Tree of Life
Invitation au voyage
L'Arbre de la vie — États-Unis 2011, 138 minutes

Claire Valade

Number 273, July–August 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/64824ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Valade, C. (2011). Review of [The Tree of Life : invitation au voyage / *L'Arbre de la vie* — États-Unis 2011, 138 minutes]. *Séquences*, (273), 42–43.

The Tree of Life

Invitation au voyage

Un homme élève ses trois fils avec son épouse dans une banlieue tranquille du Texas des années 50. Il est strict et pourtant aimant; son épouse, enveloppante et généreuse. Leurs trois enfants sont de jeunes garçons typiques — joyeux, aventureux — bien que l'aîné, Jack, plus taciturne, cache une colère contenue. Leur vie est sans histoire, comme celle de tant d'autres familles nucléaires américaines typiques de ces années d'après-guerre, caractérisées par la prospérité et une certaine innocence après les horreurs et les privations de la Seconde Guerre mondiale. Et pourtant, cette famille O'Brien n'est pas comme les autres. Pourquoi? Parce qu'elle est au centre d'un film de Terrence Malick. Pour cette seule raison, la famille O'Brien représente bien plus qu'une famille ordinaire. Toute simple à la surface, elle cache une profondeur et une complexité qui donnent écho à un récit autrement plus vaste. Bienvenue en territoire malickien.

CLAIRE VALADE

Palme d'or au dernier Festival de Cannes, **The Tree of Life** a, comme tout bon Malick qui se respecte, ébloui les uns et exaspéré les autres, déconcertant aussi plusieurs, tant chez ses inconditionnels que ses détracteurs. Plus élogique et philosophique que jamais, Malick aborde cette fois-ci un récit multiple, non pas simplement une histoire centrale racontée de points de vue multiples comme c'est habituellement le cas chez lui, mais bien trois histoires en une.

Au cœur de celle-ci, un homme, Jack, erre dans la grande ville à la recherche d'un sens à sa vie, réfléchissant à ses regrets. Il semble dérouter, presque amer. Malick nous invite à plonger à sa suite dans ses souvenirs et à prendre conscience non seulement de son existence au sein de son propre passé familial, mais aussi au sein de l'univers entier. Au fil du récit, l'on découvre les moments qui ont mené cet homme là où il est aujourd'hui et peut-être même là où il ira demain – et, avec lui, l'humanité entière. À la toute fin, au milieu de la ville grouillante de vie, il sourit enfin. À la fois visions et rêveries, ses souvenirs, personnels (familiaux) et génétiques (de choses depuis longtemps disparues), tout comme le pressentiment de choses à venir, au-delà de l'existence, se

seront entrecroisés à l'écran comme dans son esprit et n'auront duré que le temps d'un battement de cœur, d'un clignement de paupière. Voilà l'une des innombrables façons de voir cet insaisissable **Tree of Life**.

Tous les traits habituels du cinéma de Terrence Malick y sont: les voix off multiples chuchotées, la nature avec ses herbes hautes et ses arbres contre le ciel, les jeux d'ombre et de lumière, la photographie scintillante, l'écriture elliptique. Ses thèmes de prédilection s'y retrouvent aussi: la vie, la mort, le temps, la mémoire. Mais, pour la première fois, Malick n'ancre pas son récit dans un contexte immédiatement identifiable qui permette de lui donner des balises. Outre le contexte très générique du mode de vie d'une époque (la famille nucléaire du Texas des années 50), **The Tree of Life** aborde toutes les obsessions de Malick sans pratiquement aucun point de repère clairement défini, comme c'était le cas dans ses autres films (**The Thin Red Line**, une grande bataille de la Seconde Guerre; **Badlands**, l'épopée sanglante d'un couple de criminels). Il en résulte un casse-tête existentiel kaléidoscopique et une mosaïque impressionniste qu'il faut vraiment ressentir plutôt



Un homme à la recherche d'un sens à sa vie



Une invitation au voyage

Totalement éclaté, **The Tree of Life** touche donc à des aspects autobiographiques de Malick l'homme ordinaire (le corps du récit s'inspire en partie de son enfance), mais se pose aussi en « autobiographie » beaucoup plus vaste...


que regarder, une méditation philosophique sur le mode *stream of consciousness* si cher à Malick [1], dont les morceaux — randonnées en vélo dans les champs, papillon en vol, dinosaures pataugeant dans une rivière, dispute à la table du dîner, corps célestes en mouvement dans l'espace, poigne d'un père sur le cou de son fils — s'enchaînent et s'emboîtent au gré des souvenirs et des idées, en *flashes*, en instants fugitifs. Il faut se laisser porter au cœur de cette expérience cinématographique sensorielle, dans un état de conscience qui ne nous est pas familier d'emblée, comme en hypnose ou en suspens dans le vide intersidéral, sans bornes clairement reconnaissables.

Plus que jamais, Malick nous offre une invitation au voyage — un voyage dans le temps. En posant son regard tant sur la famille O'Brien, ses joies, ses peines et ses transformations, que sur ces grands mouvements cosmiques qui ont présidé à la naissance de l'univers et de la vie sur notre planète, Malick place ses personnages au cœur de cet univers. Ils en sont à la fois partie intégrante et un simple clignement de paupière dans le long cours de son évolution. On ne peut s'empêcher de penser que c'est aussi notre cas à tous. Nous sommes tous issus de la même « soupe primordiale ». Nous portons tous encore des fragments du code génétique de l'univers en nous et nous continuons à représenter l'un des engrenages infinis et éternels de son évolution. La violence astrale qui a présidé à la naissance de l'univers n'est pas entièrement étrangère au choc brutal des fluctuations de l'existence que nous menons.

Comme l'univers, l'être humain est infiniment complexe et, pourtant, recèle de vastes réserves de banalités dont la simplicité n'est pas niée par leur mystère : on naît, on meurt, les choses qui nous entourent ont aussi une durée de vie limitée. **The Tree of Life** raconte le cycle de cette vie par l'entremise d'une tranche de vie humaine et d'une tranche de vie terrestre.

Ceci dit, Malick ne prétend pas détenir le secret de l'univers. Il ne peut que nous en proposer sa vision tout à fait personnelle. De même, la lecture que chacun d'entre nous en fait ne peut être autre qu'éminemment personnelle aussi. Si l'art en général est aux antipodes de l'exactitude de l'évaluation empirique, l'interprétation purement *objective* et définitive apparaît encore plus impossible, ou improbable, dans un film de Malick.

Métaphorique et symbolique, Malick utilise le langage de la poésie et de la philosophie pour raconter ses histoires. La lecture de ses œuvres ne peut donc qu'être subjective parce que ses films sont une suite d'impressions et de plongées intangibles dans la mémoire des choses, une réflexion intellectuelle et inquantifiable sur les grandes questions universelles.

En gestation depuis plus de 30 ans, **The Tree of Life** propose pour la première fois dans l'œuvre du cinéaste quelque chose d'autobiographique. De façon inédite, cela l'est à deux niveaux. Totalement éclaté, **The Tree of Life** touche donc à des aspects autobiographiques de Malick l'homme ordinaire (le corps du récit s'inspire en partie de son enfance), mais se pose aussi en « autobiographie » beaucoup plus vaste, celle de Malick représentant de l'Être en tant que composante indissociable de l'univers depuis la nuit des temps. Avec son habituelle intelligence des sens et des émotions, il dresse un portrait existentialiste et humaniste de l'univers tout aussi « autobiographique » que l'autre, celui plus *terre-à-terre* de cette famille ordinaire. Le récit plus vaste amarre et contextualise l'autre par la même occasion. Fidèle à lui-même, le cinéaste nous propose donc une œuvre complexe et planante, opaque et lumineuse, déroutante et puissante. La décrire est un défi en soi. Comme toujours avec un film de Malick, il est préférable d'en faire l'expérience. Pour quiconque accepte de se laisser porter par lui, il est possible d'en sortir transformé. 

[1] Consulter l'excellent et exhaustif dossier consacré à Malick dans le n° 272 de *Séquences* pour en savoir plus sur le sujet et sur l'œuvre de Malick en général.

■ **L'ARBRE DE LA VIE** | États-Unis 2011, 138 minutes — **Réal.** : Terrence Malick — **Scén.** : Terrence Malick — **Images** : Emmanuel Lubezki — **Mont.** : Hank Corwin, Jay Rabinowitz, Daniel Rezende, Billy Weber, Mark Yoshikawa — **Mus.** : Alexandre Desplat — **Son** : Erik Aadahl, Craig Berkey, Joel Dougherty, Will Files — **Dir. art.** : Jack Fisk — **Cost.** : Jacqueline West — **Int.** : Brad Pitt (M. O'Brien), Jessica Chastain (Mme O'Brien), Hunter McCracken (Jack adolescent), Sean Penn (Jack adulte) — **Prod.** : Brad Pitt, William Pohlard, Dede Gardner, Sarah Green, Grant Hill — **Dist.** : Séville.